

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 26 DECEMBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Les vieux airs de Noël, par Benjamin Sulte.—Poésie : La cage vide, par A. M.—Minuit : Fantaisie littéraire, par Simon Bolivar.—Rêve de Noël, par Emile Blémont.—Petit Noël : Musique de M. M. Blanc et Dauphin, poésie de M. Jouy.—Le dernier mois de l'année, par J. A. C. Ethier.—Le rêve d'une mère, par Rodolphe Brunet.—Curieux pari, par Pierre Georges Roy.—Le baron Hirsch.—Choses et autres.—Primes du mois de novembre : Liste des réclamaux.—Feuilletons : Un amour sous les frimas, (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Les souliers de Noël.—Musique : Petit Noël.—Noël en Bretagne : La messe de minuit ; arrivée à l'église.—Noël dans l'Ukraine : Le mystère de la nativité célébrée par les enfants.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel des primes du MONDE ILLUSTRE, M. E. Mouillérat, de Saint-Raymond de Portneuf, a été l'heureux gagnant du lot de \$50.00.

CAUSERIE

LES VIEUX AIRS DE NOËL

Noël est pour nous, Canadiens-Français, une fête purement religieuse et religieuse de premier ordre ; nous n'y mêlons rien des coutumes particulières au Jour de l'An. Noël est le plus grand jour de l'année chrétienne ; le Jour de l'An est le plus grand jour de l'année mondaine. L'un tout à Dieu ; l'autre en grande partie aux hommes.

En Europe, dites-vous, c'est la même pratique. Non pas ! Montrez-moi l'endroit où ces deux fêtes sont célébrées différemment et sans emprunt de l'une à l'autre, comme nous faisons dans la province de Québec.

Les Anglais du Canada font du *Christmas* ce que nous faisons du Jour de l'An. Telle est la pratique européenne, ce qui n'empêche pas les Anglais du Canada de rendre des visites le 1er janvier, tout pareil aux Français restés en France qui vont par les maisons en ce grand jour, et de plus donnent ou reçoivent des étrennes, comme nous.

Si un Anglais nous fait un cadeau à Noël, nous reconnaissons la politesse au Jour de l'An. Il nous dit *Merry Christmas*, nous répondons "la bonne année" ; il dine copieusement le 25 décembre ; nous avons nos agapes le 1er janvier ; il

se promène en voiture à Noël ; nous allons à l'église plus que jamais, nuit et jour, car la messe de minuit, les Anglais n'en ont pas.

" Ils n'en ont pas en Angleterre ! "

s'écriait Pierre Dupont. Et nos cantiques de Noël ! En ont-ils de semblables ? Me voilà tombé sur mon sujet.

* * A mesure que les années m'éloignent du temps de mon enfance, je ressens une impression plus vive chaque fois que les vieux airs de Noël sont ramenés à mon oreille. La musique en est toute simple, les paroles des vers souvent naïves au possible, mais le naturel qui y règne rend poétiques ces morceaux mal dégrossis.

Avoir entendu cela étant jeune et le retrouver longtemps après, rien de plus curieusement fascinateur.

Je ne me ferai pas comprendre de ceux qui ont cinquante ans et qui depuis quarante-trois ans, entendent ces airs là tous les douze mois. Nous n'avons pas tous eu l'avantage de demeurer "chez nous" toute notre vie. Pourquoi écrirais-je si je ne disais pas mes impressions ? Des milliers de lecteur voient ces lignes avec plaisir et se disent : "il pense comme nous."

Mais, sans doute, je pense comme vous, parce que je suis exilé moi aussi. Ce que vous éprouvez ne m'est pas étranger. Il y a une moitié du peuple canadien-français qui n'habite plus la province de Québec et qui, nécessairement, a laissé en arrière bien des souvenirs. Les chants de Noël sont de ce nombre : ils nous portent au cœur ; ils nous disent des choses qu'ils ne disaient pas autrefois.

Ah ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans frappent drus dans le cœur...
Comme on se sent émus, comme on se sent loin d'eux !

* * Bien que la musique de ces couplets semble plaire médiocrement à l'école moderne, elle attire les penseurs, parce qu'elle renferme en elle-même la marque d'une très ancienne facture.

Ancienne assurément. Ces "notes" étaient déjà regardées comme d'un grand âge lorsque les Pères Jésuites les faisaient chanter à Québec, il y a deux cent cinquante ans. Leur grâce facile, simple et inimitable, s'était fait sentir à bord des navires qui avaient amené au Canada ses premiers explorateurs, puis ses premiers colons, car c'est de France que sont venues avec nos pères les strophes dont nos églises retentissent encore aujourd'hui.

Et qui sait où nos ancêtres étaient allés les prendre ?

A n'en pas douter, c'est une musique du moyen-âge. Dites vous que, par un tour de passe passe nous avons ainsi conservé un reflet de la Grèce ou de l'Italie païenne ? Pour répondre, il faudrait expliquer ce que sont devenues les compositions des maîtres de l'antiquité. Nous sommes dans le vague à cet égard. Affirmez-vous que

Ça, bergers, assemblons-nous

a été joué sur la flûte, au théâtre d'Athènes, du temps de Périclès ? La preuve en est difficile à faire, mais la naïveté de cette musique est certainement des plus anciens jours des peuples civilisés.

Nous descendons des vieux Gaulois et des preux de la Germanie, eh bien ! ces messieurs nos ancêtres ne se gênaient aucunement de piller les nations ; alors pourquoi n'auraient-ils pas enlevé la musique de ces gâteaux de Latins, par exemple, qui ne savaient plus comment figurer nulle part ? Nos ancêtres parcouraient le monde pour entretenir dans leurs veines la circulation du sang et, lorsqu'ils apercevaient quelque chose de beau et de bon qui avait été laissé "à la traîne," ils l'emportaient, en gens soigneux. C'est ainsi qu'ils ont tiré de Rome, et d'ailleurs, une quantité d'objets utiles qui nous servent encore aujourd'hui, notamment un fonds de mots qui a constitué la langue française. Ils ont dû voler également la musique des peuples du midi qu'ils avaient, non

pas domptés, comme ils s'en vantaient, mais subjugués en passant.

* * Je les aime, ces airs tout ainsi ; je les trouve autrement pieux que nos compositions récentes ; ils ont la foi ardente des âges primitifs. Ils me semblent les entendre à travers les siècles qu'ils ont traversés, et en effet, ne sont-ils pas un écho de la voix de nos ancêtres ? Nous les chantons comme on les chantait jadis, et qui sait, dans une autre existence peut-être les avons-nous chantés nous-mêmes, diraient Pythagore et Gérard de Nerval.

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Webre,
Un air ancien, languissant et funèbre
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Ce sentiment, je l'ai éprouvé quelquefois d'une manière intense, et savez-vous quel était l'air ? C'était toujours le plus bouffon ! Cette musique d'ancienneté dont on amusait ma première jeunesse et que j'avais oubliée, reparaisant tout à coup, de longues années plus tard, me bouleversait. Cela pénètre, envahit notre cœur, réveille des souvenirs, nous jette dans des réminiscences sans fin.

Certains cantiques encore en vogue il y a un demi-siècle, mais démodés maintenant, sont la peinture d'un monde disparu.

Des cérémonies religieuses, candides pour dire le moins, se sont perpétuées jusqu'à nous, mais elles n'ont plus rien qui prête à rire. Sans doute, le bœuf et l'âne figurent dans nos représentations de la crèche de Noël, mais pas tels qu'on nous les montrait il y a trois cents ans. A ce propos, j'ai une scène à vous décrire : elle est de 1555 et se passe dans une ville des Pays-Bas.

Le jour de Noël, on installe au milieu de l'église une jeune fille à genoux, c'est la sainte Vierge. Un enfant de chœur, vêtu de blanc, ange envoyé du ciel, s'approche d'elle, au commencement de la messe, et lui récite le "Je vous salue, Marie," à quoi la sainte répond : *fiat*, c'est-à-dire "faites," ou que la volonté du Seigneur soit faite. Après l'évangile, un autre enfant, enfermé dans un coq de carton, chante en imitant la voix de cet animal : "Un enfant nous est né." Aussitôt, un chantre, (contrebasse) caché sous une peau de bœuf et marchant à quatre pattes, mugit : "Où donc cela ?" Quatre brebis s'avancent et bêlent : "Bethléem." Arrive ensuite un chantre, travesti en âne, qui braie : *Emus*, soit : "Allons-y voir !" et tout le peuple, en procession, l'officiant en tête, précédé toutefois du fou d'office avec ses grelots, sa marotte, son costume bigarré, fait le tour de l'église pour aller adorer l'enfant dans sa crèche.

Ne vous étonnez pas du rôle du fou et ne le prenez pas pour un personnage trivial : il comptait en première ligne dans les réunions publiques ; l'Eglise s'en servait comme les rois et les grands seigneurs. Aujourd'hui, il y a encore des fous d'office, ce sont des poètes lauréats, autrement dit couronnés pour leur esprit. Mon pauvre Fréchet ! Tu sais que, sous Louis XIV, on s'aperçut que les gens d'esprit n'étaient pas des fous. Autrefois, ces êtres exceptionnels étaient tout bonnement vus comme des détraqués. On ne savait pas que l'esprit allait finir par transformer le monde. Louis XIV qui devinait tout, ne voulut pas nommer Molière "fou du roi," il l'aida paisamment dans son théâtre et l'invita à sa table.... dit-on, car il y a doute à ce sujet. Quel regret de ne pas savoir au juste si Louis XIV a eu l'honneur de dîner avec Molière !

* * Et les airs de Noël ? Nous en sommes loin. Pour y revenir, j'ouvre devant vos yeux quatre recueils de cantiques datant de plus de cent ans, qui reproduisent les couplets des époques plus anciennes encore. A la première page de l'un d'eux, il y a ce vers :

Esprit de Dieu, céleste flamme....

et l'air sur lequel cette composition se chante est indiqué : "Lison do-mait".... Un peu singulier le rapprochement, n'est-ce pas ?